



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 9 – janvier 2007

*Francophonies américaines*

## SOMMAIRE

Robert Fournier : *Présentation*

Marc Picard : *Les noms de famille du Canada français : origines et évolution*

Paul Laurendeau : *Avoir un méchant langage. Du comportement social dans les représentations épilinguistiques de la culture vernaculaire : le cas du Québec francophone*

Julie Auger, Anne-José Villeneuve : *L'épenthèse vocalique et les clitiques en français québécois*

Patrice Brasseur : *Les représentations linguistiques des francophones de la péninsule de Port-au-Port à Terre-Neuve*

Marie-Odile Magnan, Annie Pilote : *Multiculturalisme et francophonie(s) : Enjeux pour l'école de la minorité linguistique*

Michel Chevrier : *Franchir les seuils : le théâtre liminaire de Jean Marc Dalpé et de Michel Ouellette*

Edith Szlezák : « *Parfois le bon mot nous échappe* » : *Interference Phenomena Among Franco-Americans in Massachusetts*

Cynthia A. Fox, Jane S. Smith : *Recherches en cours sur le français franco-américain*

Peggy Pacini : *Présence visible et invisible de la langue française dans la littérature franco-américaine contemporaine*

Pascal Lepesqueux : *Le français hérité de la Nouvelle-Orléans*

Robert Fournier : *Une petite histoire des Français d'icitte*

## Comptes rendus

Régine Delamotte-Legrand : Aliyah Morgenstern, 2006, *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Bibliothèque de Faits de Langues, Paris, Ophrys, 176 p.

Danièle Latin : Equipe IFA- Sénégal, 2006, *Les mots du patrimoine : le Sénégal*. AUF/EAC, Paris, 599 p.

Aurélie Lefebvre : Michel Beniamino, Lise Gauvin (dirs.), 2005, *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), coll. Francophonies, 210 p.

# PRESENCE VISIBLE ET INVISIBLE DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS LA LITTÉRATURE FRANCO-AMÉRICAINNE CONTEMPORAINE

**Peggy Pacini**

**Université de la Sorbonne Paris IV**

On s'intéressera ici à la présence visible et invisible de la langue française dans la littérature franco-américaine issue des communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre, au cours des vingt-cinq dernières années, tant dans les récits écrits par des auteurs francophones que par des auteurs anglophones pour qui le français reste une langue orale, une langue que l'auteur Jack Kerouac appelait « *le canuckois* ». On s'intéressera donc tout autant aux textes contemporains exclusivement écrits en français (*L'héritage* et *Les mains du père et du fils* de Robert B. Perreault ; *Le Petit mangeur de fleurs* et *Deux femmes, Deux Rêves* de Normand Beupré) ou dans une de ses formes dialectales (*La Souillonne* de Normand Beupré) qu'aux textes écrits en anglais mais qui portent la trace d'un français ancien ou, pour reprendre les termes de Claire Quintal (1992 : i), « *dont l'œuvre tient sa sève de la langue maternelle de l'auteur* » (*Wednesday's Child* de Rhea Côté Robbins, *It Stops With Me. Memoir of a Canuck Girl* de Charleen Touchette et, *American Ghosts* de David Plante).

Ceci nous oblige donc à faire un retour en arrière, à retracer l'évolution de la langue française en contexte franco-américain et à analyser son rapport à *la survivance* pour pouvoir comprendre la présence mais aussi la présence absente ou l'invisible présence de la langue française et de ses formes dialectales dans l'écriture en tant qu'acte et en tant que création artistique chez les auteurs franco-américains contemporains : Normand Beupré, Rhea Côté Robbins, Robert B. Perreault, David Plante et Charleen Touchette. Ces auteurs ont tous grandi dans des communautés francophones en Nouvelle-Angleterre, fils et petits-fils d'immigrants canadiens-français venus gonfler les rangs des ouvriers des manufactures de grands centres industriels comme Manchester dans le New Hampshire, Lowell ou Holyoke dans le Massachusetts, Woonsocket et Providence dans le Rhode Island ou encore Waterville dans le Maine.

## Evolution de la langue française dans les romans canadiens-français et franco-américains de la Nouvelle-Angleterre

### « Qui perd sa langue perd sa foi »

Comprendre la place de la langue française dans les romans écrits par les auteurs franco-américains contemporains de la Nouvelle-Angleterre ne peut se faire sans revenir sur l'évolution de cette langue au sein de cette communauté francophone d'Amérique du Nord. La communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre fait partie de la diaspora canadienne-française dispersée sur le continent nord-américain à partir d'un foyer de diffusion que sont les plaines du Saint-Laurent. Des années 1840 à 1930, plus de 900 000 Canadiens-français quittent le Québec pour venir s'établir aux Etats-Unis et travailler, pour la plupart d'entre eux, dans les manufactures de textile et de chaussures des grands centres industriels des six Etats de la Nouvelle-Angleterre. Regroupés autour de « Petits Canadas » ou autres enclaves canadiennes-françaises, ces communautés franco-américaines ont vécu jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre Mondiale au rythme de la survivance canadienne-française telle qu'elle avait été transposée du Québec à ces villes industrielles américaines et qui veillait à préserver l'héritage canadien-français par le biais de la langue, la foi et la culture. L'histoire du groupe franco-américain est par conséquent très fortement liée à l'histoire de ses institutions dont les trois piliers principaux sont : l'église, l'école et la famille. Les institutions franco-américaines sont le résultat de la conviction que l'idéologie de *la survivance*, telle qu'elle était énoncée et pratiquée au Québec, puis adaptée aux besoins de la Nouvelle-Angleterre, était vouée à l'échec sans la mise en place d'une forme d'encadrement des immigrants.

Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, la paroisse canadienne-française était donc le point de convergence de la vie franco-américaine. C'est aussi de l'église paroissiale que découle une des institutions franco-américaines les plus influentes : l'école bilingue, conçue, elle aussi, comme un rempart contre l'assimilation protestante anglophone. Les écoles franco-américaines étaient bilingues et le programme d'instruction combinait et adaptait le curriculum suivi au Québec et dans les écoles américaines. Le matin, on étudiait en français et l'après-midi, en anglais, et vice versa. Le français était la langue pour le catéchisme, l'étude de la Bible, le français, l'histoire du Canada, l'art et la musique ; et l'anglais, celle de la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire américaine, la géographie, l'instruction civique et l'hygiène. David Plante dans ses mémoires raconte cette éducation bilingue :

*« Mother Superior stood on the granite steps of the school [...] she spoke in French and in English to make sure everyone understood, as there were a few Italians who came to school in the French parish [...]*

*In our classroom, in our school, in our French fortress surrounded by Yankee territory, we all sang, led by Mère Sainte Flore :*

*Ô Canada, terre de nos aïeux,*

*Ton front est ceint des [sic] fleurons glorieux— [...]*

*I sat towards the center of the class, watching Mère Sainte Flore, who, as much as she wanted to talk about Canada in French, had, in this lesson, to teach us the geography of the United States, and this she must do in English [...] as she had enough of identifying the States of the Union, she continued in French to tell us the truth of the geography of North America. Really, North America, the entire continent, belonged to the French ». (Plante, 2005 : 4-7)*

De la même façon, Normand Beaupré évoque aussi son éducation religieuse française dans son *Petit Mangeur de fleurs* :

« C'est en octobre 1941 que commença mon affiliation avec les religieuses, les sœurs de la Présentation de Marie, les "capucines noires" de notre enfance.

*Religieuses par vocation, éducatrices par tradition, elles provenaient de la maison mère à Saint-Hyacinthe, au Québec. Elles s'entouraient d'enfants et se complaisaient à les soutenir de leurs efforts d'apprentissage : l'histoire, l'histoire sainte, la grammaire, les mathématiques, l'écriture, le catéchisme et la littérature. Le tout était soumis aux dictées d'une éducation bilingue, française et anglaise ».* (Beaupré, 1999 : 92)

Les Franco-Américains ont donc toujours considéré la préservation de la langue comme souci majeur dans le maintien de leur culture. La survivance s'opérait par deux moyens, la religion catholique et la langue française — la religion par la langue, la langue pour la religion. Normand Beaupré raconte l'éducation reçue par son père et l'appel zélé de « la langue et la foi » : « pour nous la belle langue française (n'a-t-on jamais dit la langue "laite") était garante de la religion pour un peuple émigré loin de la sauvegarde de valeurs telles que la terre et la paroisse » (Beaupré, 1999 : 108). En dehors de l'école, le milieu familial jouait lui aussi un rôle décisif dans la préservation du français.

Dès les années 1940, les structures du passé s'écroulent les unes après les autres. Les élites canadiennes-françaises s'inquiètent de la diffusion de l'anglais dans les familles. Chez les migrants de la première génération, ceux des années 1870-1900, on parlait le français, langue maternelle, au foyer. Aux deuxième et troisième générations, la perspective était toute différente. Les veillées du passé, qui avaient contribué puissamment à maintenir les traditions et la pratique de la langue, s'effacèrent progressivement au profit d'autres distractions, comme le cinématographe dans les années 1920. Jack Kerouac, fils d'immigrants canadiens-français, montre, dans son *Doctor Sax*, ce passage de la culture canadienne-française orale à la culture populaire cinématographique et radiophonique américaine, notamment le rôle joué par le comics *The Shadow*. Dans son *Petit Mangeur de fleurs*, Normand Beaupré évoque la passion que nourrissait son père pour la radiodiffusion de ce comics : « Mon père manifestait un grand intérêt pour les histoires diffusées à la radio, pour la lecture de bons livres et surtout pour les films américains. L'émission radiophonique favorite de mon père était diffusée le dimanche soir, à cinq heures : *The Shadow* » (Beaupré, 1999 : 114).

La langue populaire se nourrissait toujours davantage d'anglicismes ; le français chez les jeunes générations, facteur de stigmatisation ethnique, se voyait peu à peu oublié au profit de l'anglais. Dans *Deux Femmes, Deux Rêves*, Normand Beaupré raconte le conflit générationnel que pouvait soulever un tel choix linguistique et identitaire :

« Jean-Marie, le "jeune homme à la parlette de femme", comme l'avait désigné Aurélien, s'était intéressé de plus en plus à l'anglais et aux filles yankees à l'autre bout de la ville. Il avait voulu que ses parents suivent des cours d'anglais, le soir, afin de mieux apprendre les idiomes et surtout de polir leur prononciation. La mère était prête à se plier aux supplications de Jean-Marie et s'avouait disposée à faire l'effort. Par contre, Aurélien refusait carrément : "J'suis pas pour faire rire de moi et désapprendre mon français," avait-il protesté [...] Le fils avait parlé longuement des avantages de la naturalisation, des bénéfices qui, sans doute, surviendraient dans l'avenir, d'un sens de patriotisme pour le pays adopté et du fait que la famille devait être américaine comme les autres puisque ses membres vivaient aux Etats-Unis. Aurélien avait répondu avec toute l'indignation que pouvait manifester un "canayen". La famille était canadienne, elle resterait canadienne ». (Beaupré, 2005 : 99)

## **De la littérature française de la Nouvelle-Angleterre à la littérature ethnique franco-américaine**

En 1946, Sœur Marie-Carmel Therriault publie, sous le titre *La littérature française de la Nouvelle-Angleterre*, le premier recueil retraçant l'histoire de la littérature canadienne-

française en Nouvelle-Angleterre. Dans son introduction, elle présente cette littérature comme une littérature naissante qui ne comprend pas de grand chef d'œuvre, dont les auteurs ne se consacrent pas uniquement à l'écriture et qu'on amalgame souvent à la littérature canadienne française. Jusqu'en 1940, presque toutes les parutions sont en langue française. Cette littérature en langue française était conditionnée par une idéologie bien précise, celle de la *survivance*. Dans certains de ces romans, souligne Louise Péloquin, la langue française apparaît même presque comme un personnage à part entière : une langue que l'on doit chérir, protéger, soigner, enseigner, etc. Cette littérature est la voix d'exilés qui vivent en symbiose avec le Québec, principalement de journalistes impliqués dans la lutte pour la promotion et la survivance du fait français en Amérique du Nord. J.-André Sénécals précise à ce sujet qu'il faut rattacher directement cette littérature à la construction de l'identité nationale québécoise, « *un projet auquel elle apporte un ajout historique essentiel* » (Sénécals, 1995 : 256). Profondément engagée et centrée sur les thèmes liés à la survivance, cette littérature élitiste est fortement influencée par les débats que suscitent, au Canada français, le phénomène de l'émigration et, aux Etats-Unis, le processus d'intégration des immigrants à la société américaine. Traditionalisme et conservatisme sont les maîtres mots de cette littérature qui fait la part belle aux mœurs ainsi qu'aux trois piliers de la culture canadienne-française. La plupart de ces romans laissent transparaître une volonté inébranlable de demeurer fidèle à l'héritage canadien-français.

Entre 1878 et 1938, vingt-trois romans sont publiés dont quinze seulement traitent de la Franco-Américanie. La production littéraire de l'époque est intimement liée à celle de la presse. Les journalistes sont à compter parmi les premiers romanciers canadiens-français (citons, entre autres, Honoré Beaugrand ou Rémi Tremblay) et, les romans paraissent sous forme de feuilletons dans la presse canadienne-française. C'est le cas, entre autres, des deux romans de Louis Tesson, *Le Sang Noir* et *Une idylle acadienne*, publiés en novembre et décembre 1891 dans *Le Messager* de Lewiston dans le Maine ; de *Contre le courant* de Rémi Tremblay publié dans *L'Indépendant* de Fall River dans le Massachusetts ; de *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand dans *La République* de Fall River dans le Massachusetts ; du roman d'Anna-Marie Duval-Thibault, *Les Deux Testaments*, paru en 1888 dans *L'Indépendant* de Fall River ; de celui d'Adélar Lambert, *L'Innocente Victime* dans *Le Droit d'Ottawa*, ou encore de celui de Camille Lessard-Bissonnette, *Canuck*, qu'elle publie dans *Le Messager* de Lewiston.

En 1938, avec la parution du roman de Jacques Ducharme, *The Delusson Family*, premier roman écrit en anglais par un Franco-Américain, un tournant significatif dans l'évolution du roman franco-américain est marqué. Les auteurs de la deuxième génération d'immigrants ressentent maintenant le besoin de décrire la vie franco-américaine pour leurs concitoyens anglo-américains. Des auteurs comme Gerard Robichaud (1961, 1965), Robert Cormier (1960, 1963, 1965), Richard Belair (1964) mais aussi Grace Metalious (1960, 1963) et surtout Jack Kerouac se font la voix de cette génération entre-deux pour qui l'anglais, langue d'écriture, devient une nécessité. Michel Lapierre dira d'ailleurs que nul mieux que Jack Kerouac n'a su exprimer cette profonde identité franco-américaine qui subsiste malgré l'abandon de la langue française. Les écrits de cette nouvelle génération ne sont plus des modèles à suivre, mais l'expression d'un malaise, du vide identitaire qui touche cette génération : une littérature qui traduit une difficulté d'être au pluriel. Au lieu de reproduire les schémas, ce nouveau courant les casse. On est en présence d'une littérature qui recherche un espace de définition, d'une littérature qui reflète la scission avec l'enclos communautaire et le désir d'intégrer la nation américaine. Pour Sénécals, d'ailleurs :

« *La littérature de langue anglaise, elle, participe à la construction de l'identité nationale des Etats-Unis, une identité multi-ethnique dont un thème essentiel est la symbolique du melting-pot, l'expérience de l'ethnicité dans le contexte du devenir américain* ». (Sénécals, 1995 : 258)

Sénécal évoque bien deux réalités fort distinctes concernant ce qu'il appelle « *une survivance sur le plan de l'imaginaire* » :

« *Aujourd'hui, si l'on parle des suites de l'immigration québécoise aux Etats-Unis, d'une survivance sur le plan de l'imaginaire, il faut évoquer deux réalités fort distinctes : une Franco-Américanie de langue française, révolue, dont on trouve l'éthos essentiel dans des écrits qui ont paru entre 1870 et 1960 ; une conscience ethnique, qui s'exprime en anglais et qui survie à la Franco-Américanie* ». (Sénécal, 1995 : 257-258)

A partir des années 1970, en réaction à la Révolution Tranquille au Québec et aux mouvements de fierté ethnique aux Etats-Unis, la littérature issue de cette communauté franco-américaine cherche à se réapproprier, en anglais et en français, un patrimoine et une fierté ethnique perdus. C'est le thème principal du roman de Robert Perreault, *L'héritage*, publié en 1983, le premier à réinvestir le français comme langue d'écriture après quarante-cinq ans de romans franco-américains en langue anglaise.

## **Du français, langue minoritaire et symbole identitaire dans les romans anglophones et francophones...**

Pour la plupart de ces récits écrits en anglais, l'héritage francophone, s'il se veut un des thèmes centraux de l'écriture comme témoignage d'une mémoire collective et de l'histoire d'une communauté transplantée, a du mal à s'écrire en français car pour cette communauté (les générations d'aujourd'hui), le français est une langue orale, une langue de l'intime et de l'intimité que l'assimilation a réduite à l'état de folklore. Dans la préface à *La littérature franco-américaine : écrivains et écritures*, Claire Quintal (1992 : iii) met l'accent sur ce rapport de l'écrivain anglophone à la langue de ses ancêtres, une langue qui est pour lui une langue « *privée* », une langue qui avait été celle du foyer et de l'église.

« *I wish I could have captured these cherished memories, and held them close to me forever. I wanted so much to share our lost culture, but even then I knew that no matter how eloquent I was, something would always be missing [...] [Barry] could never hear the melodies of French and English words intermingling in a glorious cacophony as we gathered in Mimi's small apartment, all her children and eighteen grandchildren laughing and talking in a bilingual fricassée. Those days were gone forever. We were losing our language as over the years English words replaced French ones, until we spoke mostly English sprinkled with remnants of French, and the richness of our Québécois culture survived in its fullness only in our memories* ». (Touchette, 2004 : 23-24)

Ne survivait plus que le français de la Nouvelle-Angleterre, une forme américaine du joul, une langue archaïque, métissée, mais surtout une langue orale, comme en témoigne la retranscription de celle-ci dans les dialogues :

« *“Tiens” [my mother]'s saying, “je t'ai dit qu'eta bonne les pommes (There, I told you they were good the apples!)” [...] “Tiens, regard, l'eau est deu pieds creu dans la rue (There, look, the water's two feet deep in the street) — Une grosse tempête (a big storm) — Je t'ai dit pas allez école aujourd'hui (I told you not to go to school today) — Wé tu ? comme qui mouille ? (See ? how it rains ?) Je suis tu dumb ? (Am I dumb ?)”* ». (Kerouac, 1987 : 83)

### **Stigmatisation du français parlé**

Force est de constater néanmoins que les trois quarts des écrits sont en langue anglaise et non en français. Nombreux sont les auteurs franco-américains qui sont restés hantés par cette dialectique langagière et par le mythe du français standard, ce français langue étendard,

raffiné, qui ressemble peu au français qu'ils pratiquent quotidiennement. On retrouve cette dialectique mise en avant dans *It Stops With Me* de Charleen Touchette à deux reprises :

« [la] langue was French, either Québécois with its peculiar accents frozen in the style of the early 1600s, or Parisien, learned from the French nuns at École Jésus Marie » (2005 : 21)

« *Mwi* and *twi* was the Canuck pronunciation of me and you favored by the majority in Woonsocket. *Moi* and *toi* was the Parisian pronunciation adopted by the middle and upper class mill owners [...] her children would not be called Canucks. Speaking with a Parisian accent was the first step » (Ibid. 22)

Cette stigmatisation du français ou « *canuckois* », comme l'appelait Jack Kerouac, se veut le reflet de l'image de la langue française véhiculée à la fois par les élites socioculturelles canadiennes-françaises mais aussi par l'Autre américain. Cette stigmatisation du français des Franco-Américains, doublée des difficultés de publication, est peut-être à compter parmi les causes de la perte de cette langue française comme langue d'écriture.

L'intrusion du français dans les romans franco-américains en langue anglaise se détache toujours du texte par sa mise en relief typographique (italiques, commentaires en apposition ou entre parenthèses, notes de bas de page). Elle isole des mots intraduisibles pourrait-on dire, non pas tant faute de traduction que pour l'évocation que ceux-ci procurent dans la langue maternelle, pour les voix familières qu'ils réveillent et font renaître. Dans *Wednesday's Child*, Rhea Côté Robbins a rarement recours au français bien qu'elle ait été élevée dans la communauté canadienne-française de Waterville dans le Maine. Les seules incursions qu'elle s'autorise sont étroitement liées à la sphère de l'intime, cette sphère où le français parlé primait sur le français standard. Ces fragments de phrases ou de discours s'insèrent souvent dans des dialogues, des conversations qui renvoient à un contexte familial ou communautaire.

« *We used to roll his and uncle Clem's cigarettes on Sunday afternoons when mémère was still alive and the whole family would get together to drink beer, talk, smoke cigarettes and lament, as maman would say.*

« *Les moudgits lamenteux.* » *Maman* would say. « *Moudgits lâche. Ça sait pas faire rien. Et ses sœurs la même moudgits chose. Lamenteuses.* » (1997 : 39-40)<sup>1</sup>

Ces fragments prennent possession de l'espace textuel anglophone, l'interrompant parfois pour laisser parler une voix : « *Salt pork is everywhere. Fresh string beans in the pressure cooker with salt pork thrown in pour donner d'bon goût* » (Côté Robbins, 1997 : 53). Le plus souvent, ces bribes de français sont une redite puisqu'elles reprennent le segment qui les précède :

« *I always meant to come back and tell you of the different kind of piecing my women, women of my French culture and women of other cultures, have had as a way of life. A serious way of life ; an honorable employment. Hard working people. Ça travaillait forte c'monde là* ». (Ibid. 27)

Pour Rhea Côté Robbins comme pour les autres auteurs, il s'agit bien plus que d'un simple procédé de traduction puisque l'apposition de ce segment en français n'apporte rien au récit en tant que tel. C'est plutôt ce qu'elle évoque, voire même *qui* elle évoque qui importe à l'auteur. David Plante, par exemple, se permet quelques incursions de français dans les dialogues quand il fait parler son père, un homme somme toute silencieux dont les interventions sont rares, ou encore sa tante, *Matante Cora*, la sœur de son père. Est-ce une coïncidence si ces deux personnages auxquels l'auteur laisse la parole en français ont tous deux un lien bien particulier avec la religion catholique, un lien presque mystique ? L'excipit d'*American Ghosts* est une sorte de révélation, d'épiphanie, de communion avec Dieu — la

<sup>1</sup> On a souligné ici les mots qui figuraient en italique dans le texte de Rhea Côté Robbins.

résolution d'un mystère que l'auteur a cherché à percer tout au long de sa vie : la prière en français transmise par la grand-mère paternelle de l'auteur au père de l'auteur.

« *Not I, but someone else near enough for me to hear him, someone I didn't know and didn't want to know, prayed to God. I doubted that he himself believed in God any more than I did, but he did pray to God, as if he could pray only to a god he didn't believe in. whenever I heard him, he was, very quietly, praying in French.*

*Dans votre noir, Dieu,*

*Aidez-moi voir*

*Le [sic] carafe d'eau, le verre,*

*Les lunettes posées sur le livre ouvert,*

*Et l'oreillier sur le lit défait ».* (Plante, 2005 : 288)

Dans *The Country*, le second volume de sa *Trilogie Francoeur*, David Plante avait déjà évoqué l'intimité de ce français ancien et de la religion :

« *Their religion was my religion, the religion of a God who spoke an old parochial French, who said "moué" and "toué" for "moi" and "toi", "ben" for "bien", "à c't'heure" for "maintenant", "broyer" for "pleurer". In his old French, God talked to us about sin, ashes, the devil and hell. In English, he was strange. But not in French. When I thought about him and his religion in French, he and his religion were familiar. I prayed to my Canuck God ».* (1981 : 134)

Enfin, dans ces romans, la langue française apparaît en arrière plan, comme une langue seconde, voire comme une langue refoulée, dont on ne se permet plus que l'incursion de bribes de mots, d'expressions mises en relief par la typographie qui rendent bien compte de la marginalisation de cette langue. Une langue dont on s'est efforcé de perdre l'accent jusqu'à en perdre les mots et ne plus pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle sans en éprouver une certaine culpabilité. Dans *The Country*, Daniel Francoeur, l'alter-ego de David Plante, confesse qu'il a perdu l'aisance qu'il avait avec son français : « *I don't think I could write in French* » (1981 : 76).

### Langue souterraine et symbole identitaire

Réduite donc à un statut marginal, la langue française dans les récits anglophones franco-américains est aussi souvent souterraine, cachée par un texte anglais qui en est sa traduction :

« *Perfect, present, future tense. In French. Everything in French. Even if it is in English, it is still in French. A layer of French living laid over by layers of popular culture or popular culture covered by living done in French. Intertwined ».* (Côté Robbins, 1997 : 81)

Le texte français n'est plus qu'un texte invisible, impossible à lire en version française, réduit le plus souvent à une incise : « *he said in French* ». Pourtant, il est à la base de l'impulsion créatrice de nombreux de ces auteurs pour qui l'écriture en anglais est une écriture par défaut. Jack Kerouac a sûrement été le premier à rendre compte de ces problématiques linguistiques liées à la langue d'écriture<sup>2</sup>. Dans une lettre du 8 septembre 1950, adressée à Yvonne Le Maître, suite à sa critique du roman *The Town and the City* dans *Le Travailleur* (journal canadien-français de Worcester dans le Massachusetts), Jack Kerouac parle de l'importance et de l'influence de la langue française sur son écriture :

« *All my knowledge rests in my "French-Canadianness" and nowhere else. The English language is a tool lately found...so late (I never spoke English before I was six or seven). At 21 I was still somewhat awkward and illiterate-sounding in my speech and writings. What a mixup. The reason I handle English words so easily is because it is not my own language. I refashion it to fit French images ».* (Charters, 1995 : 227-229)

<sup>2</sup> Voir, entre autres, les romans *Doctor Sax*, *Maggie Cassidy*, *Visions of Cody*, *Visions of Gerard*, ou encore, *Satori in Paris*.

Jack Kerouac lui-même évoquait dans son roman *Maggie Cassidy* l'irruption spontanée du français dans sa pensée et son caractère intraduisible : « *These thoughts were all in French, almost untranslatable* » (1991 : 91). Dans *American Ghosts*, David Plante se remémore ses débuts d'écrivains et sa recherche scripturaire :

« *I began to write down images. I wrote in English. But behind my English was the French that was my native language as taught by the Mothers. And that native French was so much the language of our religion that my first reading book—Mon premier livre de lecture [...] made us believe that the very letters of our language had been given baptismal names* ». (Plante, 2005 : 58)

Quelques années auparavant, définissant la nature de son français et son travail d'écrivain, David Plante constatait : « *ma langue maternelle est un français ancien, mais j'écris dans l'absence de cette langue et, aussi, dans l'absence d'une tradition littéraire héritée de mes ancêtres* » (Plante, 1997 : 132).

Que ce soit chez les auteurs franco-américains écrivant en anglais ou chez les auteurs franco-américains écrivant en français, ce français ancien qui a subi bien des influences extérieures est avant tout un symbole identitaire, un trait distinctif qui isole cette communauté francophone d'une mère patrie qui serait le Québec et d'une mère linguistique qui serait la France. C'est avant tout la voix d'un peuple que l'on entend par-delà ces individualités, il est donc normal que cette voix s'exprime ainsi ; on peut donc transposer ici les propos de Michel Tremblay (1976) concernant son recours au joual : « *C'est pour décrire un peuple. Et le monde parle de même icite !* ».

Réfléchissant à son parcours et à son choix de langue d'écriture, Normand Beaupré évoque avec fierté mais non sans une pointe d'amertume le « *petit Franco en [lui]* » :

« *I will never stop writing, at least that's the way I feel now. In spite of what I keep hearing about my works, directly or indirectly, that they are written in a language that may be at times **polluée** or **anglicisée**, it's my language **et le français n'appartient pas seulement à la France, pas même au Québec, mais à nous tous francophones!** I must admit that I am still affected by criticism that deals with my use of the language and that's probably the **petit Franco en moi**. Why is it that I am constantly being plagued by self-doubts **suscités par les autres surtout les autres dans le cercle du pouvoir linguistique ?** »<sup>3</sup>*

### ...au français, langue menacée dans les romans francophones

Il existe néanmoins deux romanciers contemporains qui, malgré les difficultés rencontrées, ont choisi le français comme langue d'écriture : Robert B. Perreault et Normand Beaupré. Leurs romans s'inscrivent dans des genres différents. Perreault écrit des romans et des nouvelles dont le thème principal est l'identité entre deux langues et deux cultures. Beaupré puise abondamment dans son histoire personnelle pour faire revivre une mémoire individuelle mais aussi collective. Ses deux derniers romans, *Le Petit Mangeur de fleurs* et *Deux Femmes, Deux Rêves* sont des romans autobiographiques. Il a aussi écrit un recueil de contes (*Lumineau*), une biographie (*L'Enclume et le couteau*) et un monologue sur scène (*La Souillonne*). En 1983, avec son roman *L'héritage*, Robert B. Perreault renoue avec une certaine tradition littéraire de langue française en Nouvelle-Angleterre et convoque la communauté franco-américaine à un examen de conscience sur le sort qu'elle réservera à son héritage culturel et linguistique, comme le laisse entendre l'avis au lecteur :

<sup>3</sup> Cette citation est extraite d'un texte bilingue écrit par l'auteur et non publié, une sorte de journal de bord de ses années d'écriture.

« Ce roman se veut une sorte d'examen de notre conscience collective comme groupe ethnique en Nouvelle-Angleterre. Donc, il ne cherche ni à critiquer ni à juger. Quoique le milieu et le contexte historique existent véritablement, les personnages, certains lieux et l'intrigue appartiennent tous à un monde imaginaire ».

### Discours métissé

Les romans de Perreault et de Beupré incarnent la réalité linguistique à laquelle se sont trouvés confrontés les auteurs franco-américains contemporains : cette dialectique langagière du bon et du mauvais français :

« Avec le temps, l'enfant enregistre dans sa mémoire toute une gamme de mots. Les uns viennent de la famille, du voisinage, d'autres des jeux ou de l'école. A l'école, on enseigne au petit Franco-Américain à franciser davantage sa langue, à ne pas la parsemer de mots "canayens" et de mots anglais comme si son parler tel quel n'avait pas assez de mérite. Nous y mettons trop de couleur locale, peut-être : "J' te l' dis qu'y a du fun à ramancher ses véreux d'truck." "Laité comme a yé pis atriquée comme ça, qu'a rise don' d'elle avant qu'a rise des autres." [...] Des mots comme "moé", "be' don", "ramancher et "écrapoutir", issus de notre patrimoine québécois, furent très souvent proscrits de ce qu'on aime à désigner le "bon" français, le français châtié, le français de France d'où émanait pour nous, rejets, le charme du mot correct. Il faut donc parler C-O-R-R-E-C-T-E-M-E-N-T CORRRRRRECT. Le français du "parler bien" ». (Beupré, 1999 : 142-143)

Deux niveaux de langues se voient juxtaposés : une langue soutenue (un français standard et littéraire ou « français expurgé », comme le nomme Normand Beupré, qui sert la trame narrative et le déroulement de l'action) ; et, une langue orale réservée plus particulièrement aux dialogues ou aux discours imités. Défendre ce choix d'écriture c'est préserver un patrimoine, mais aussi une histoire, une réalité engendrée par cette double réalité linguistique, par les diverses phases de colonisation de la langue :

« Les mots, il y en a qui sont forgés expressément pour tel ou tel sens, nets, francs, bien frappés. D'autres se donnent facilement à l'alchimie du verbe et se transforment en métaphores, en calembours, en locutions, ou en toutes sortes d'allures imagées. Sens propre, sens figuré : cœur et saigner, manger et boire. Puis les canadianismes et les canadianismes-franco-américanismes : "Avoir les yeux à la gadelle – avoir les yeux en guedelle", "un petit bonnet d'enfant – une capine", et tous les mots anglais prononcés à la québécoise/franco-américaine [...] il y a les anglicismes, ces tournures invétérées d'une collectivité francophone à trait d'union entre deux cultures, accusés de mauvais français. Quel tour de force que de se servir des mots de la culture-mère, de la culture-fille ainsi que de la culture-petite-fille ! ». (Beupré, 1999 : 173-174)

Dans *Le Petit Mangeur de fleurs*, Beupré entreprend une vraie réflexion sur cette langue française de la Nouvelle-Angleterre, une langue riche et connotative qui lui a sûrement inspiré cette passion des mots qu'il nourrit :

« Les mots sont à la fois nourriture, outils, transparence, provocation, embêtement et magie. Caméléons de nos acquis en tant qu'humain, les mots changent de couleurs selon la vivacité et la tonalité de l'usage que l'on en fait. Ils étincellent du feu de la pensée engagée, prête à les cracher. Les mots ils sont tous là pour nous : inventés, métamorphosés, multipliés et passés de bouche à oreille, de la graphie à la vue. A nous de les utiliser, d'en cultiver la passion ». (Beupré, 1999 : 159)

Ce français banni des livres qui ne survit de génération en génération que par la seule transmission orale a, néanmoins, pour l'auteur, un pouvoir évocateur bien plus grand qu'un mot de signification proche en français standard. Les mots de cette langue orale sont extrêmement imagés, ils s'emparent des détails et forcent la nuance :

« Un mot comme “écrapoutir” n’a-t-il pas plus de force qu’“écraser” ou même qu’ “écrabouiller”, mot étrange pour nous, mot qui ne nous appartient pas. Mais quelle puissance de signification dans “écrapoutir”. “Écrapoutir” c’est non seulement réduire en bouillie, mais réduire un objet, une personne avec agressivité et malveillance pour l’anéantir complètement. E-CRAAA-POUOU-TSIR ! ». (Beaupré, 1999 : 142-143)

Choisir d’écrire en français quel que soit sa forme (littéraire ou dialectale) lorsque cette langue n’est pas celle du pays dans lequel on vit et l’on écrit participe d’un acte mémoriel visant à perpétuer ou plutôt à maintenir vivante une identité francophone qui a du mal à survivre à l’assimilation.

### **Ecrire en français : une forme de survivance**

Tous deux bilingues, le choix de la langue d’écriture est, chez ces deux auteurs, un acte motivé puisque, parallèlement à leurs romans mettant en scène le groupe franco-américain, ils écrivent aussi en anglais. Leurs écrits visent donc à la survie du fait français en Amérique du Nord et l’acte d’écriture devient une forme de survivance. Perreault et Beaupré ressentent le besoin de revenir à leur langue maternelle, le français, comme matériau d’expression esthétique et artistique. De plus, le recours à cette langue de l’intime, cette langue dialectale de la sphère privée pour rendre compte et donner vie à cet héritage linguistique complexe dans lequel évolue la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre, est une marque identitaire. Si leurs romans renouent avec une certaine tradition de littérature de langue française en Nouvelle-Angleterre d’une part, elle s’inscrit aussi en faux par rapport à cette tradition qui valorisait le français langue étendard et pour qui cette forme populaire du français, cette langue bâtarde, ne pouvait être utilisée en littérature. Il est indéniable que chez ces deux auteurs, la part d’oralité du texte s’inscrit dans une autre tradition, non plus celle de la littérature écrite, mais de la littérature orale, du folklore. Dans son *Petit Mangeur de fleurs*, Beaupré avait mis en avant la place de l’oralité comme stimulant et comme matériau à son écriture ; dans *Deux Femmes, Deux Rêves*, le folklore canadien-français constitue de nombreux intertextes (l’histoire de la Dame Blanche, l’histoire de la Corriveau). Enfin, dans *Lumineau*, il en fait le genre même de ces récits puisque le recueil regroupe des contes et des légendes de la Nouvelle-Angleterre, de la France médiévale et du Mexique des conquistadors articulés autour de ce concept, forgé par l’auteur, unissant l’eau et la lumière. Comme le souligne Beaupré, mais aussi d’autres auteurs franco-américains francophones et anglophones, c’est lors des veillées familiales que ce folklore était perpétué :

« Mémère Bonneau connaissait les légendes et les contes de toute la côte. Quand elle était bien disposée, la vieille dame pouvait rivaliser avec n’importe qui pour ses contes. Elle leur insufflait une nouvelle vie à ces histoires orales dont elle était devenue, par héritage, la gardienne ». (Beaupré, 2005 : 73)

Beaupré et Perreault sont en quelque sorte les gardiens d’une autre histoire, celle de ce peuple transplanté en Amérique du Nord, de cette diaspora canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre pour qui le français, pour la majorité d’entre eux, relève du folklore.

C’est le sujet autour duquel le roman de Perreault se construit. La mort de la grand-mère paternelle du narrateur donne lieu à un vrai questionnement sur la place que la famille de la défunte est prête à faire à cet héritage ancestral canadien-français métaphoriquement symbolisé par un vieux coffre rempli de souvenirs, d’objets de toutes sortes, tous évocateurs d’un aspect de la culture et du patrimoine folklorique canadiens-français dont hérite la petite-fille de la défunte, Caroline. Chaque histoire, chaque événement auxquels ces objets renvoient sont un moyen de réveiller la mémoire collective du groupe ; ce qui importe donc en finale c’est la valeur historique que le coffre d’Emilia Marcouillier renferme. Caroline est farouchement déterminée à amener les membres de sa famille à un examen de conscience sur la place qu’ils souhaitent faire à leur héritage culturel. Après avoir consacré beaucoup

d'énergie à cette survivance du passé, la jeune fille abandonne et laisse comme seule trace de sa quête un journal de bord que son frère Denis, le narrateur, retrouve et qui va changer son propre rapport au passé. Lui qui avait perdu son accent pour se conformer à l'accent parisien, va redécouvrir son identité franco-américaine :

« Sans doute certains doivent-ils se demander si je suis venu à bout de résoudre mes difficultés concernant la fierté ethnique et le parler populaire des nôtres. Ai-je repris l'accent des miens ? – J'cré ben que oui, pis j'en suis fier étou, à cause qu'autrement, j'me serais pas câssé la caboche à écrire c'te longue histoire icitte ». (Perreault, 1983 : 206)

Dans cet épilogue à *L'héritage*, sous le couvert du narrateur, Denis Ladouceur, Perreault réitère donc son attachement à la langue populaire de ce peuple transplanté. C'est ce qu'a aussi entrepris de faire Normand Beaupré avec son dernier récit publié en 2006, un monologue sur scène intitulé *La Souillonne*.

### **La Souillonne : écriture d'une parole doublement dominée**

A la fin de ce monologue, la Souillonne conclut :

« Que qu'un m'a dit, un jour, que j'étais marginalisée. Oui ! M-a-r-gi-n-a-l-i-s-é-e. J'ai répondu, "Quoi ?" "Ben t'es un peu à côté d'la traque, t'es pas comme les autres. Tu fais pas comme les autres. T'appartiens à nulle part. A parsonne. Tu vis dans marge." Tout c'que j'ai pensé, c'est la marge dans un cahier de composition. La sœur nous disait tout l'temps de pas écrire dans marge. J'savais pas que je vivais dans marge. Ça doit être une place défendue. J'm'en fous d'la marge. J'vis où je vis, dans ma place à moé. J'appartiens là ». (Beaupré, 2006 : 141)

Cette conclusion que Normand Beaupré met dans la bouche de cette femme franco-américaine de soixante-neuf ans évoque par-delà *La Souillonne* la réalité sociale, culturelle et linguistique de toute la communauté franco-américaine contemporaine. Le choix qui est le sien de laisser raconter à cette femme l'histoire de sa vie, de lui laisser se « débourrer » le cœur dans la langue populaire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, est en soi une forme de survivance, comme Beaupré le souligne dans sa préface, puisqu'elle est, pour lui, « la gardienne d'un glossaire et d'une race » (Beaupré, 2006 : iii). Est-ce un hasard si l'auteur considère ce récit comme sa *Sagouine* franco-américaine ? La parenté avec la pièce d'Antonine Maillet est révélatrice de l'interprétation et de la portée que l'auteur a voulu lui insuffler. Comme le disait Jacques Cellard de *La Sagouine* dans la préface à l'édition Grasset : « Ce long monologue est fait pour être dit, à bonne et haute voix. C'est un poème et un chant ; une entreprise d'écriture, certes, et d'une écriture admirablement vivante, mais avant tout un livre vrai » (Maillet, 1976 : 13). Ce n'est peut-être pas aller trop loin que de dire qu'à l'image d'Antonine Maillet parlant au nom des descendants des anciens Acadiens, Normand Beaupré chante un peuple sans pays, un peuple qui n'est plus que mémoire. Peut-on cependant dire du choix de la langue dans *La Souillonne* qu'il est provocateur ? Inattendu certes, provocateur, sûrement, puisqu'il cherche, par-delà la filiation à une spécificité linguistique québécoise, par-delà la filiation à une activité littéraire ancrée dans l'oralité, à faire entendre la voix d'une francophonie marginalisée, oubliée aussi bien en Amérique du Nord qu'en France. Conscient aussi que cette forme dialectale du canadien-français est vouée à disparaître avec le temps, qu'elle est la trace linguistique de l'identité de ce peuple francophone aux carrefours des cultures, Normand Beaupré tente de la préserver de l'oubli. Le glossaire figurant à la fin de *La Souillonne* s'avère donc tout aussi explicatif, didactique, qu'encyclopédique.

## Conclusion

L'histoire de l'évolution ou plutôt de la disparition du français comme langue d'écriture chez les auteurs issus de la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre est non seulement le reflet de l'oubli dans lequel sont tombés ces auteurs et leurs écrits, mais aussi la résultante d'une stigmatisation et d'un dénigrement des formes dérivées et populaires du français. Qu'ils écrivent en français ou en anglais, ils se sont tous trouvés confrontés au problème du français, langue d'écriture, mais aussi et surtout langue du récit et par conséquent, langue de l'oralité. C'est cette oralité qui, pour beaucoup, témoigne de leur identité et de leur héritage culturel et linguistique francophone. Il n'est alors pas étonnant de constater qu'il n'y a pas de terme consacré pour désigner cette forme dialectale du français. Une des appellations retenues par Jack Kerouac pour désigner cette langue parlée au sein des Petits Canadas dans les villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre me semble refléter assez justement la marginalisation dont est victime cette langue populaire. Faisant écho au terme « *Canucks* », terme péjoratif par lequel étaient désignés les immigrants canadiens-français, Jack Kerouac appelait cette langue le « canuckois », une façon pour lui de rendre compte de l'intimité de la langue et de l'identité mais aussi de la stigmatisation et de la marginalisation dont ils étaient victimes. On peut alors se rappeler les paroles de Robert Guy Scully (1974) sur les récits de Jack Kerouac : « *C'est Kerouac qui a écrit — en joual au Massachusetts et en anglais — les pages les plus vraies et les plus émouvantes sur le destin manqué de la Nouvelle-France* ». Pourtant, Jack Kerouac est avant tout resté célèbre parce qu'on le croyait Américain et non Franco-Américain, parce qu'on avait lu *On the Road* et non *Doctor Sax* ou *Visions of Gerard*. Alors, on comprend mieux qu'écrire pour un Franco-Américain, c'est exprimer un certain exil culturel et identitaire mais surtout linguistique, c'est exprimer, comme a tenté de le faire Normand Beaupré avec sa *Souillonne*, le destin de cette diaspora canadienne-française en Amérique du Nord.

## Bibliographie

- BEAUGRAND H., 1878, *Jeanne la fileuse : épisode de l'émigration franco-canadienne aux Etats-Unis*, Fall River, La République. [monographie en ligne], Projet Gutenberg, décembre 2004, [réf. du 21 septembre 2005], Format HTML, Disponible sur : <http://www.gutenberg.org/files/14536/14536-h/14536-h.htm>
- BEAUPRE N., 1982, *L'Enclume et le couteau—the Life and Work of Adélard Côté folk artist*, Manchester, NMDC.
- BEAUPRE N., 1999, *Le Petit Mangeur de fleurs*, Chicoutimi, Ed. JCL, coll. roman-vérité.
- BEAUPRE N., 2002, *Lumineau*, Chicoutimi, Ed. JCL, coll. contes et légendes.
- BEAUPRE N., 2005, *Deux Femmes, Deux Rêves*, Coral Springs, Lumina ed.
- BEAUPRE N., 2006, *La Souillonne. Monologue sur scène*, Coral Springs, Lumina ed.
- BELAIR R.L., 1964, *The Road Less Traveled*, Garden City, Doubleday.
- CHARTERS A. (ed.), 1995, *Jack Kerouac Selected Letters 1940-1956*, New York, Viking.
- CORMIER R., 1960, *Now and at the Hour*, New York, Coward-McCann.
- CORMIER R., 1963, *A Little Raw on Monday Morning*, New York, Sheed & Ward.
- CORMIER R., 1965, *Take Me Where the Good Times Are*, New York, MacMillan.
- COTE ROBBINS R., 1998, *Wednesday's Child*, Brewer, Rheta Press.
- DUCHARME J., 1939, *The Delusson Family : A novel*, New York, Funk and Wagnalls.
- DUVAL-THIBAUT A.-M., 1888, *Les Deux Testaments*, Fall River, L'Indépendant.
- GASTONGUAY -SASSEVILLE A., [1933], 1980, *La Jeune Franco-Américaine : un roman*, Durham, National Materials Development Center for French and Creole.

- KEROUAC J., 1985, *Satori in Paris*, New York, Grove Press.
- KEROUAC J., 1987, *Doctor Sax*, New York, Grove Press.
- KEROUAC J., 1991, *Visions of Gerard*, New York, Penguin Books.
- KEROUAC J., 1991b, *Maggie Cassidy*, London, Paladin.
- KEROUAC J., 1993, *Visions of Cody*, New York, Penguin Books.
- LESSARD-BISSONNETTE C., 1936, *Canuck*, Lewiston, Le Messager.
- MAILLET A., *La Sagouine*, 1976, Paris, Grasset.
- METALIOUS G., 1960, *The Tight White Collar*, New York, Julian Messner.
- METALIOUS G., 1963, *No Adam in Eden*, New York, Trident Press.
- PELOQUIN L., 1994, « Le roman franco-américain », dans *Les français des Etats-Unis : d'hier à aujourd'hui : actes du 1er colloque international sur les Français*, R. Greagh (dir.), Montpellier, Université Paul Valéry, édition Espace 34, pp. 401-407.
- PERREAULT R. B., 1983, *L'héritage*, Durham, National Materials Development Center for French ; University of New Hampshire.
- PERREAULT R. B., 1991, « Nourrir son âme ou nourrir son estomac ? », dans *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, D. LOUDER (dir.), Sainte Foy, Presses de l'Université de Laval, CEFAN, coll. Culture française d'Amérique, pp. 259-262.
- PERREAULT R. B., 2000-2001, « Les mains du père et du fils », dans *Les saisons littéraires*, automne/hiver, Montréal, Guérin, pp. 135-154.
- PLANTE D., 1981, *The Country*, New York, Atheneum.
- PLANTE D., 1997, « Nous sommes un peuple étrange », dans *Littérature et dialogue interculturel (Culture française d'Amérique)*, F. Tétu de Labsade (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, coll. Culture française d'Amérique, pp. 127-136.
- PLANTE D., 2004, *American Ghosts : a memoir*, Boston, Beacon Press.
- QUINTAL C. (dir.), 1992, *La littérature franco-américaine : écrivains et écritures / Franco-American literature : writers and their writings*, Worcester, Institut français, Collège de l'Assomption.
- ROBICHAUD G., 1961, *Papa Martel*, New York, All Saints Press.
- ROBICHAUD G., 1965, *The Apple of his Eye*, Garden City, Double Day.
- SENECAL J.-A., 1995, « La littérature et la construction de l'identité nationale : la Franco-Américanie », dans *Identités et cultures nationales—L'Amérique en mutation*, S. Langlois (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, coll. Culture française d'Amérique, pp. 255-260.
- SCULLY R.G., « Cajun musique acadienne de Louisiane », dans *Le Devoir*, 9 mars 1974, p. 15.
- TERRIAULT M.C., 1946, *La littérature française de la Nouvelle-Angleterre*, Montréal, Fides.
- TOUCHETTE C., 2004, *It Stops With Me. Memoir of a Canuck Girl*, Santa Fe, TouchArt Books.
- TREMBLAY M., *Le Jour*, 2 juillet 1976.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction :** Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

**Conseiller scientifique :** Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef :** Claude Caitucoli.

**Comité scientifique :** Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro :** Alvina Ruprecht, Sinclair Robinson, Catherine Khordoc, Michel Chevrier, Robert Fournier, André Loiseau, Marc Picard, Henri Wittmann, Thomas A. Klingler.

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen  
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425